

L'ANNEXIONNISTE

Publié et imprimé par

PIGEON & BUREAU, 1786 rue Ste-Catherine

Abonnement : 50 cts par année. — Un Centin le numéro
Annonces : 20 centins la ligneToutes communications devront être adressées
comme ci-haut.

SAMEDI, 5 DECEMBRE 1891

LES ANNEXIONS

Celle des municipalités à la ville de Montréal d'abord. Répétons qu'on voit, dans les deux camps, conservateurs, libéraux, nationax et castors, intimement liés pour combattre pour ou contre l'annexion à Montréal, de telle ou telle municipalité qui l'avoisine.

Qui l'emportera ? Personne au fond.

Mail il y aura un résultat ? La question aura une fin ?

Oui. Les municipalités seront, tôt ou tard, annexées à Montréal, et les annexionnistes sembleront sortir victorieux de la lutte ; mais ils ne le seront point. Les anti-annexionnistes auront gagné, eux aussi, ce qu'ils voulaient. Ils auront fait leur carottage ; les compagnies industrielles dont ils font partie auront réalisé les bénéfices sur lesquels ils comptaient, et le public, comme toujours—l'ouvrier avec plus de misère que les autres—paiera les pots cassés. c'est-à-dire les profits réalisés par les exploitateurs de toutes nuances—légalement, sinon aussi honnêtement que le veut le vieux code biblique. Il est, toutefois, un moyen de hâter le dénouement et d'empêcher le montant à payer de s'élever trop vite, et c'est l'élection. Dans notre grande ville, comme dans les municipalités qui l'avoisinent, que les annexionnistes tâchent de remplacer ceux des conseillers qu'ils soupçonnent de retarder les annexions.

Quant à la grande annexion, celle du Canada aux Etats-Unis, qui effraie tant de monde, elle deviendra, elle aussi, un fait accompli. Mais qu'on cesse de s'alarmer ! L'annexion ne veut pas dire, comme les bleus veulent le faire croire, la vente du pays aux Américains.

Allons ! Bons lecteurs, vous savez bien que cet épouvantail que l'on vous fait de la question de l'annexion, c'est de la discussion pure et simple ? Le feu de l'enfer, quoi ! dont vous doutez. Pourquoi croirait-on plus le harangueur bleu que le prêtre ? Croyons que le prêtre ne peut nous conduire à mal ; mais il ne faut voir dans les conservateurs que des politiciens et des politiciens dont le règne achève, par tout l'univers, comme celui de la royauté.

Au Canada, les bleus se sentent aujourd'hui si faibles ; ils ont si peu à dire contre le besoin pressant de relations plus étroites, avec nos voisins yankees, qu'ils donnent à la question les noms les plus terrifiants et en

prédisent les conséquences les plus désastreuses.

Celui-là ne pense pas long qui croit que les chefs libéraux voudraient nous livrer aux Américains. Tout au plus serait-il justifiable de baser sa croyance sur l'aplatissement de Québec devant ceux d'Ontario.

Mais quel est le dernier argument des bleus ? Leurs journaux en appellent au témoignage de l'honorable M. Mowat, le chef libéral d'Ontario. Ils ont publié une lettre dans laquelle il dit qu'il n'est pas prêt à se séparer de sa gracieuse souveraine. Comme s'il s'agissait d'une d'une révolte ! Au reste, c'est d'un bon Anglais. Mais nous n'avons pas, nous, Canadiens-français, les mêmes raisons que lui de tant aimer notre reine. Nous la respectons autant que nous lui sommes forcément soumis ; mais, le jour où elle nous permettra, soit gracieusement, soit grâce à la force des circonstances, de transiger seuls avec nos voisins, au mieux pour les deux nations, il nous sera permis de l'aimer davantage.

En attendant, qu'on cesse de voir, dans la politique libérale, la vente du pays aux Américains et, dans le chef Laurier, un traître à sa nation. Qu'on voie, plutôt, dans la faiblesse de l'argumentation des conservateurs, la preuve qu'ils sentent le terrain chaque jour leur manquer !

M. Mowat se dit, les bleus le répètent, en faveur de relations plus étroites entre le Canada et les Etats-Unis ; tous les libéraux sont de cet avis ; les conservateurs aussi ; mais les conservateurs voudraient faire eux-mêmes les négociations, garder le pouvoir ; mais—soit ciel, soit hasard, ou n'importe quoi—quelque chose veut qu'ils cessent de présider à nos destinées.

Peste soit donc de tous les épouvantails des bleus—réciprocité illimitée, annexion, englobement du Canada dans la république de l'*uncle Sam*—chassons-les du pouvoir et ayons confiance.

VARIÉTÉS.

On montrait, il y a plusieurs années, comme une rareté, à la Rochelle, une jeune femme qui avait des favoris.

* *

Un passant, voyant un mendiant qui n'était couvert que d'un haut-de-chausses, disait que sa culotte ne descendait pas assez bas (à ses bas).

* *

Un gazetier mit un jour dans sa gazette : " Les uns disent le cardinal Mazarin mort, les autres vivant ; moi, je ne crois ni l'un ni l'autre."

* *

Vous bâillez, disait une femme à son mari :

—Ma chère amie, lui dit celui-ci, le mari et la femme ne sont qu'un, et, quand je suis seul, je m'ennuie.

Une femme connue par son esprit et sa légèreté, disait à un amant qui n'avait éprouvé que des rigueurs, et qui lui reprochait son indifférence :

—Mon ami, je sens que je pourrais vous aimer ; mais, en vérité, je n'en ai pas le temps.

* *

Un Gascon écrivait à son fils :

" Je viens de recevoir votre lettre, dans laquelle vous me souhaitez la bonne année, ce qui est bien, mais vous me demandez de l'argent, ce qui est mal. Si l'on pouvait envoyer dans une lettre cent coups de bâton tournois, vous les recevriez avec la présente, car vous êtes un fripon... et je suis votre père."

* *

Le marquis de Bièvre était un faiseur de calembourgs, tout comme notre ami Lajoie de Montréal. Un jour, son notaire, nommé Prault, le défia, en présence de sa femme et de sa fille, de faire un calembour sur sa famille. Et mais, reprit vivement le marquis, vous, vous êtes un Prault blème (*problème*), votre femme est une Prault fanée (*profanée*), et votre fille une Prault nobis (*pronobis*).

* *

Une troupe de comédiens ambulants venait de jouer le " Misanthrope " dans une petite ville de Normandie. L'acteur qui avait joué Alceste, et qui l'avait joué de moitié avec le souffleur, s'avance, après la représentation :

—Messieurs, dit-il, en saluant profondément, nous aurons l'honneur de vous donner demain le *Philosophe sans le savoir*.

—Non pas, non pas, s'écrie le maire tout furieux ; vous venez de jouer le *Misanthrope sans le savoir*, et vous jouerez demain, s'il vous plaît, le *Philosophe en le sachant*.

* *

Un curé avait une nouvelle cuisinière. On lui apporta deux bécasses. La cuisinière les vida, jeta les intestins, fit rôtir et servit.

—Foin ! dit le curé, vous êtes une sotte ; on ne vide pas ces volailles, tout ça se mange.

Huit jours après on apporta au curé deux pigeons. La servante ne vida rien, fit rôtir et servit :

—Pouah ! dit le curé à sa cuisinière, vous n'êtes qu'une bête ; est-ce qu'on ne vide pas les volailles ?

—Ma foi, mon-sieu, dit la servante, je ne sais pas quand vous aimez l'ordure et quand vous ne l'aimez point.

* *

Un berger normand se confessait à son curé, celui-ci lui demandait :

—Gardez-vous les commandements de l'Eglise ?

—Nenni, dit-il, je n'ai jamais gardé que mes moutons.

—Mais, du moins, observez-vous ceux de Dieu, et ne dérobez-vous rien à votre prochain ?

—Oh ! si fait, j'ai dérobé un mauvais licol à mon voisin.

—Vous avez d'autant plus tort, dit le curé, qu'il est affreux de voler pour si peu de chose.

—Oh ! reprit le berger, à ce licol était attaché un beau cheval.

—Cela est différent, répondit le curé ; rendez bien vite le cheval et nous verrons ensuite à vous absoudre du licol.